

LA GUERRE DE DADO

1939/1948

Vincent Megglé



Vincent Megglé

La Guerre de Dado

1939/1948

© Vincent Megglé, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5663-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Jacques Armand Megglé (1922 -1995)

Déporté Résistant,

Grand Invalide de Guerre,

Officier de la Légion d'Honneur,

Croix de Guerre 1939-1945,

Officier des Palmes Académiques

Dado parlait très peu de la Résistance et de la déportation.

Lui qui aimait tant les conversations entre amis ou en famille n'évoquait presque jamais cette période si importante de sa vie. Était-ce pour éviter de faire remonter en lui des souvenirs douloureux ? Ou bien parce qu'il pensait, comme Simone Veil, que l'expérience des camps ne pouvait pas être comprise par ceux qui ne l'avaient pas eux-mêmes vécue ? Quelle qu'en fût la raison, nous pressentions que si nous voulions avoir une chance d'en savoir davantage sur cette histoire dont la réalité s'estompait un peu plus chaque année, il fallait tenter d'en créer l'occasion par des conditions d'écoute et d'attention particulières.

En 1985, quarantième anniversaire de la libération des camps et de la fin de la guerre, je lui demandai pour la première fois s'il accepterait de répondre à des questions sur son expérience de la guerre, en étant enregistré. À ma grande surprise il répondit oui sans hésiter.

Nous avons alors réalisé deux interviews, les 8 et 14 août 1985 à La Ferrane, la maison familiale d'Ollioules, en Provence. Cela se passait le soir après le dîner, jusque tard dans la nuit. Pour partie sur la balancelle, dans le jardin, pour partie à l'intérieur, dans le salon, où la sonnerie impérieuse de la grosse pendule apportait une gravité particulière à nos échanges. Par la suite, nous n'avons plus jamais évoqué ces sujets, jusqu'à sa mort en 1995.

Et puis, longtemps après, alors qu'on s'apprêtait à célébrer les 75 ans de la libération des camps, une force mystérieuse m'a poussé à rechercher les deux cassettes audios qui contenaient les enregistrements de nos conversations. Est alors revenue la belle voix chaude de mon père, et sa façon si personnelle de penser et de parler, sans aucune affectation, en même temps qu'il s'efforçait de trouver les mots les plus justes pour traduire les sensations qu'il éprouvait, les souvenirs enfouis qui remontaient, nets ou hésitants, certains pour la première fois depuis plus de quarante ans...

J'ai fait numériser et restaurer les enregistrements, mais la médiocre qualité de la prise de son initiale, ajoutée au vieillissement des bandes magnétiques, ont rendu inaudibles quelques passages. Ceux-ci sont signalés dans le texte de la retranscription par l'indication (na). Malgré cela, fort heureusement, l'essentiel a pu être préservé.

Dans ces entretiens, dont je regrette beaucoup qu'ils n'aient pas été plus nombreux et plus longs, Dado parle avec une totale spontanéité, se laissant guider par ma curiosité et mes étonnements, livrant les informations les plus importantes au hasard des éléments épars qui lui viennent à l'esprit, répondant simplement et directement à chacune de mes questions, l'une après l'autre, sans jamais chercher à « prendre la main » pour organiser un quelconque récit structuré de son histoire personnelle. Il fait alors plus que se souvenir, il revit les situations. Il est secoué d'une grosse rigolade en se remémorant Max lui opérant un « anthrax au trou de balle ». Il éprouve une profonde douleur en réévoquant son ami et chef de résistance Perkins pendu par les SS treize jours avant la libération du camp... Mais globalement, une chose me frappe : il minimise. Il ne parle pas de ses actes de bravoure dans la Résistance, comme il édulcore la dureté des épreuves qu'il a subies en prison et au camp. Il ne parle quasiment pas de ses souffrances, ni de de ceux qui l'ont fait souffrir. Pas une fois il ne se met en valeur ou ne tente de se donner le beau rôle. Il n'aime pas les vaniteux ni ceux qui pleurent sur eux-mêmes. Il met une réserve sur l'expression de ses souvenirs de peur de leur ressembler.

Pour comprendre et retracer plus fidèlement ce qu'a pu être l'histoire de Dado durant la guerre, différentes sources ont été fort utiles, comme ses archives personnelles, mais aussi les livres et nombreux témoignages des acteurs de l'époque qui lui étaient proches, ainsi que les travaux effectués depuis lors par les historiens. Cette abondante matière documentaire et littéraire a permis d'illustrer et de rendre parfois plus tangible une réalité qu'il ne faisait, par pudeur et goût de la simplicité, qu'effleurer dans nos conversations. Elle a permis aussi de compléter son histoire avec les maillons qui lui manquaient, dont le plus douloureux et qui a bien failli, après la guerre, briser sa vie, dans un engrenage infernal de haine et de calomnie.

Dado était un homme libre. Il n'aimait pas le conformisme et était viscéralement opposé à toute forme d'embrigadement et de sectarisme. Curieux des autres, ouvert et tolérant, il jugeait les choses par lui-même, sans a priori, en conscience, sans jamais tenir compte des modes, ni s'en remettre à l'avis de personnes ou d'institutions supérieures. Il était très sensible aux relations de sympathie et d'amitié, et aimait aider ses frères en humanité, discrètement, sans rien attendre en retour. Il tendait la main, même à ceux qui ne le méritait pas. Il n'était pas doué pour la rancune et le ressentiment. Il n'aimait pas les groupes humains, les foules, mais aimait les personnes, chacune, individuellement, quelle que fût sa condition ou son origine. Il pensait que la nature humaine était fondamentalement mauvaise, mais que chaque homme pouvait dépasser sa misérable condition et faire une bonne chose de sa vie. C'était un homme de confiance, sur lequel on pouvait compter et s'appuyer en toutes circonstances. Il n'y avait pas pour lui de plus grand sujet d'admiration que celui qui était, comme il disait en levant le pouce, « un gars comme ça ! ».

« Dado » était le surnom de Jacques Armand Megglé. C'est ainsi que tous ses proches le connaissaient et l'appelaient.

1. Transport I.173 pour Weimar

La Ferrane, 8 août 1985

« V : J'aimerais savoir comment tu as connu Max ? (1)

D : ... dans le wagon qui nous emmenait à Buchenwald... non, plus exactement, je l'ai connu à Compiègne..... parce qu'il y avait un grand nègre... qui s'était fait prendre à partie par des gars, parce qu'il était nègre, et les gars, qui avaient deux têtes de plus que les autres, il pouvait pas répondre. Et Max a commencé à gueuler, et il était tout petit !

V : Par d'autres prisonniers ?

D : Oui, et c'est comme ça que j'ai connu Max

V : Parce qu'il a pris la défense du nègre ?

D : Oui, enfin le nègre s'était fait prendre à partie pas méchamment... parce qu'il était dans la merde avec nous... Je sais pas ce qu'il est devenu celui-là (2).

C'est comme ça que j'ai connu Max la première fois. Et puis après on s'est retrouvé dans le même wagon. Et puis, dans le wagon qui nous emmenait là-bas, on était 120... ou une centaine, on était bloqué les uns contre les autres, on pouvait pas s'asseoir.... Et puis, il y en a qui ont commencé à vouloir s'évader et à creuser un trou dans la paroi, non pas qui donnait sur l'extérieur mais sur la voie, la petite paroi du wagon.

V : Le plancher ?

D : Non, la paroi, la petite paroi au-dessus des tamponnoirs... Bien, Max en était, il y avait cinq ou six gars qui en étaient et puis il y avait 90 gars qui disaient : « vous êtes fous, on va se faire fusiller si on essaie de s'échapper ». Et puis moi j'ai creusé aussi.

V : Et les 90 gars, c'était un wagon de résistants, ou c'était mélangé, résistants, juifs... ?

D : C'était mélangé, il y avait de tout. Tous ceux qui avaient été ramassés par des rafles, et puis des résistants, mais la majorité était d'ailleurs ramassée par des rafles, et ils disaient : « Pourquoi je suis là, j'y suis pour rien ».

V : Ou qui avaient fait du marché noir ?

D : Oui c'est ça, ou bien ramassé après le couvre-feu et qui disaient « j'y suis pour rien » et il y avait 10% des gars qui savaient pourquoi ils y étaient.

V : Et Max il faisait partie d'un réseau de résistance ?

D : Ah oui, je pense bien ! Il était à la faculté de médecine à Montpellier. Max à l'époque il était à Combat, il faisait partie des groupes francs de Combat. Il avait été arrêté à Montpellier à la faculté de médecine et a été conduit à la citadelle de Nîmes, puis il est arrivé à Fresnes, de Fresnes à Compiègne, et au train... Ils ont creusé et puis moi j'ai creusé avec eux, et puis moi je me suis dit : « avec ma patte folle, je pourrai pas sauter. Et Max m'a dit : « je t'aiderai à sauter ». Et c'est comme ça que j'ai connu Max. Et puis je disais « Non je pourrai pas sauter, j'ai la pétoche de sauter, je vais passer sous les rails ». Et Max disait « mais alors pourquoi tu creuses ». « Ben pour que les gars puissent foutre

le camp, c'est ce qu'il y a de mieux à faire ». Voilà, puis à un moment donné... Tous les 50 ou 100 kilomètres le train s'arrêtait et les SS faisaient le tour de wagons pour voir s'il n'y avait rien de suspect. Et puis quand il s'est arrêté à un moment donné, dans un autre wagon il y avait des gars qui avaient sauté.

V : Qui avaient sauté ?

D : Qui s'étaient évadés. Ils avaient fait la même chose que ce qu'on essayait de faire, mais eux y étaient arrivés plus tôt, s'étaient évadés, et il y avait des gars qui étaient partis dans la nature. Et puis ils ont inspecté les wagons, ils ont trouvé entre les wagons des traits de percement.

V : Par l'extérieur ?

D : Oui par l'extérieur. Alors là, ils sont rentrés dans le wagon, ils ont shlagué tout le monde... enfin tous ceux qui pouvaient rentrer quoi ! Et puis..... ils nous ont pas déshabillés... Il y a des wagons...

V : Ils ont foutu tout le monde à poil ?

D : Ils ont foutu tout le monde à poil. Pour éviter que les gars foutent le camp à poil. C'était le 29 janvier, on caillait... On caillait pas dans le wagon parce qu'on était 120.

V : Vous étiez très serrés dans le wagon ?

D : Je pense bien. On pouvait pas s'asseoir.

V : Vous étiez vraiment debout. Vous faisiez des tours pour que certains